

MURAKAMI Ryû

Parasites

Roman traduit du japonais
par Sylvain Cardonnel



Éditions Picquier

I

Uehara avait un secret.

En première année de collège, il l'avait confié au psychiatre chez qui sa mère l'avait conduit, mais le médecin s'était moqué de lui et il n'en avait plus reparlé à personne. Jamais il ne se confierait à ses parents. Uehara avait grandi dans la ville où il était né, une ville de banlieue coincée entre Tôkyô et Saitama. Ils étaient cinq à la maison : son père, sa mère, un frère aîné, une sœur plus jeune. Des gens médiocres.

Le père d'Uehara était employé comptable dans une petite entreprise de construction de la ville. Sa mère était une femme ordinaire qui aimait les haïkus. Le frère aîné, de deux ans plus âgé, avait réussi l'examen d'entrée d'un lycée très réputé de Saitama grâce à ses aptitudes au base-ball, mais comme il n'avait jamais été sélectionné pour le tournoi de Koshien bien qu'il soit resté titulaire du poste de défenseur demi-base de son équipe pendant deux saisons, il avait finalement échoué dans une université de merde avant de trouver du boulot à la mairie, pistonné par son père, et jouait désormais

dans l'équipe municipale. La sœur, de quatre ans plus jeune, poursuivait un cycle universitaire court et Uehara pensait qu'elle était toujours pucelle car tout chez elle – les traits de son visage comme son apparence générale ou cette manière de s'habiller sans goût – respirait la banalité tandis que le désintérêt qu'elle affichait pour le sexe opposé laissait inmanquablement d'elle une impression de saleté.

Uehara avait quatorze ans lorsqu'il avait refusé d'aller au collège. Il était en deuxième année. Mais ce n'est qu'après avoir fait le tour de plusieurs hôpitaux psychiatriques accompagné de sa mère qu'il avait commencé à se replier sur lui-même, puis habité seul un petit appartement situé non loin de la maison familiale quand ses parents avaient fini par renoncer à s'occuper de lui. « Y a peut-être tout simplement pas de place pour toi dans la société », avait déclaré son frère la dernière fois qu'il était venu le voir. Sa sœur passait de temps en temps, mais comme Uehara ne décrochait pas un mot, elle se contentait de mettre une pizza ou un gâteau dans le frigo et repartait aussitôt. Il n'avait pas revu son père depuis deux ans. Sa mère venait une fois par semaine lui apporter des provisions et laver son linge. Elle se mettait ensuite à parler de religion ou du livre qu'elle venait de terminer devant Uehara qui restait imperturbablement muet puis elle retournait chez elle.

Sa mère et sa sœur avaient récemment cessé de l'appeler par son prénom. Il en avait un, bien sûr, mais il y avait renoncé lorsqu'il avait arrêté d'aller

au collège. Un jour, il n'avait plus répondu à ce prénom et cela avait été le premier signe annonçant son retrait du monde. Uehara ne conservait plus de souvenirs précis de cette période. Au collège, il avait même décidé d'oublier qu'il avait connu jusqu'alors une existence à peu près banale. A présent, il avait presque tout oublié, sans doute à cause des substances que lui prescrivait le psychiatre.

Il y avait environ trois semaines, à la plus grande joie de sa mère, Uehara avait manifesté le désir d'avoir un ordinateur et elle lui avait acheté un portable en lui faisant promettre de ne rien dire à son père : « Ce sera un secret entre toi et moi », avait-elle murmuré. Uehara avait pris contact avec un fournisseur d'accès pour se connecter à Internet et avoir une adresse électronique.

Uehara avait décidé de se connecter à Internet quand Yoshiko Sakagami était entrée dans sa vie. Elle était présentatrice d'un journal télévisé et il avait appris par un article dans un magazine qu'elle animait un site sur le Web. « Faites-moi part de vos opinions et je ne manquerai pas de vous répondre », annonçait-elle.

Depuis qu'Uehara avait refusé de suivre les cours au collège, il passait la quasi-totalité de son temps devant sa console de jeu. Mais il avait été bientôt obligé d'arrêter car les antidépresseurs que lui prescrivait le psychiatre qui avait diagnostiqué chez lui une tendance mélancolico-dépressive l'empêchaient de se concentrer sur l'écran. Il lui était devenu pénible d'actionner la manette de contrôle.

Uehara ne comprenait d'ailleurs pas comment il avait pu jusqu'à présent consacrer autant de temps à cette activité.

Ce n'est que tout récemment qu'Uehara avait appris l'existence de Yoshiko Sakagami. Un jour, par hasard, il l'avait vue apparaître sur l'écran du téléviseur. A cause des médicaments, Uehara se déplaçait avec difficulté et, ce jour-là, il s'était traîné presque en rampant jusque sous la douche. Lorsqu'il en était ressorti en s'essuyant le corps, Yoshiko Sakagami était apparue sur l'écran du téléviseur. « C'est Yoshiko Sakagami », avait annoncé sa mère et Uehara avait retenu son nom. « Elle te plaît ? » avait-elle ajouté en le voyant fixer l'écran. Il avait acquiescé et la semaine suivante, elle lui apportait le livre que Yoshiko Sakagami venait d'écrire ainsi qu'une interview donnée à un magazine. Le livre était imprimé en gros caractères mais le texte était truffé de mots étrangers dont il ne comprenait pas la signification : il s'était lassé rapidement et ne l'avait jamais terminé.

Comme de nombreux sites personnels, le site de Yoshiko Sakagami était pour l'essentiel constitué d'une sorte de journal intime, mais on y trouvait aussi un forum de discussion où, en raison de sa qualité de présentatrice du journal télévisé, les visiteurs laissaient quelques lignes – opinions ou témoignages –, portant principalement sur de grands sujets d'actualité liés aux problèmes internationaux ou aux progrès scientifiques : la situation au Moyen-Orient, la crise monétaire en Asie du Sud-Est, le

problème irlandais, les thérapies et les manipulations génétiques ou encore les problèmes environnementaux posés par les rejets de déchets toxiques étaient les thèmes le plus souvent abordés. On y trouvait aussi l'adresse électronique de Yoshiko Sakagami, mais Uehara était persuadé qu'elle devait posséder à titre privé une autre adresse que celle divulguée sur le site. Il lui semblait improbable qu'elle réponde à tous les messages qu'elle recevait. « Merci de votre courrier, vos encouragements me touchent énormément » devait être, avec un peu de chance, la réponse standard à laquelle on pouvait s'attendre. Comme Uehara n'avait pas envie de recevoir ce genre de message, il pensa qu'écrire à cette adresse pour confier son secret à Yoshiko Sakagami n'avait aucun sens.

Ce n'était pas uniquement à cause de son visage sévère et de ses yeux particulièrement bridés ni du tailleur rouge qu'elle portait infatigablement qu'Uehara était fasciné par Yoshiko Sakagami. Enfant déjà, il aimait les visages de femmes aux yeux extrêmement bridés, des femmes au nez camus surplombant un menton proéminent. C'était probablement une réaction au visage infiniment doux de sa mère. Depuis qu'Uehara restait cloîtré dans sa chambre, sa libido avait quasiment disparu. Lorsqu'il tombait sur des photos de femmes nues dans un magazine ou voyait des filles dévêtues prendre des poses sexy dans des programmes télévisés diffusés tard la nuit, il était tout à fait conscient de voir des femmes nues, mais la raison pour

laquelle elles se déshabillaient ou prenaient ces poses lui semblait de plus en plus incompréhensible. C'était sans doute un autre effet du mélange de quatre substances qu'on lui prescrivait à l'hôpital, même si le médecin en attribuait plutôt la cause au fait qu'Uehara ne fréquentait plus personne à l'exception des membres de sa propre famille et pensait aussi qu'il risquait non seulement de perdre peu à peu tout désir sexuel mais encore jusqu'au désir de boire ou de manger. Il arrivait pourtant à Uehara d'être subitement envahi par un désir sexuel qu'il ne parvenait pas à contrôler, un peu comme un nourrisson profondément endormi ouvrirait soudain les yeux et éclaterait en sanglots. Mais cette excitation n'était pas liée à la vision de femmes nues dans un magazine ou à la télévision. Elle semblait plutôt avoir un lien avec la qualité de son sommeil et ce phénomène se produisait souvent à l'instant où il s'éveillait d'un premier assoupissement ou encore lorsque l'effet du somnifère qu'il avait pris commençait à se dissiper. Il avait alors l'impression que l'atmosphère de la chambre se déchirait et qu'une chose indicible s'introduisait soudain par cette fente pour venir insuffler à son corps un désir si fort qu'Uehara ne parvenait plus à se maîtriser et qu'il était parfois pris de vertiges. Dans ces moments-là, il se demandait si on pouvait encore qualifier ce phénomène de « sexuel » et si la raison n'en était pas plutôt qu'il n'avait jamais confié son secret à personne. Même si sa mère se trouvait près de lui quand ce désir le prenait, Uehara se

masturbait si violemment qu'il se déchirait parfois le prépuce. Au début, sa mère pleurait et le frappait lorsqu'il se branlait devant elle, mais à présent, elle le regardait en silence avec le même détachement qu'un éthologiste aurait eu pour observer le comportement d'un animal rare. Quoi qu'il en soit, ces accès soudains de libido et la personne de Yoshiko Sakagami n'avaient aucun lien de cause à effet.

En fait, Uehara commença à s'intéresser à Yoshiko Sakagami le jour où il l'entendit prononcer un court éditorial au sujet des colibacilloses du gros intestin. « Car cette maladie dont on ne sait encore si elle est provoquée par un parasite, un virus ou une bactérie, ne cesse de gagner du terrain tandis que les connaissances scientifiques portant sur ce type d'infection restent encore très limitées. En Corée du Sud, les médias ne se font que très rarement l'écho des victimes d'infections du gros colon par colibacilles », l'avait-il entendue dire. « Et je conclurais par ces mots : il ne serait pas surprenant que dans les circonstances actuelles des formes de pathologies liées aux colibacilles continuent à se propager dans un avenir proche, si ce n'est pas déjà actuellement le cas... »

Je ne sors plus de chez moi et je ne parle à personne depuis bientôt huit ans. J'imagine que vous ignorez l'existence des reclus. Ce sont des êtres humains qui ne peuvent plus sortir de chez eux. Je n'ai d'ailleurs moi-même aucune information à leur sujet et leur existence ne m'intéresse pas, pas plus que

celle des non-reclus, et c'est sans doute ce qui fait qu'au bout du compte je ne sors plus non plus de chez moi. Pourtant, s'il y avait parmi vous quelqu'un qui soit intéressé – à titre purement personnel – par cette forme d'existence, je crois être en mesure de le conseiller utilement. Autrement dit, je suis prêt à parler de moi, si possible à une femme car j'ai peur des hommes et je ne suis pas homosexuel. Je serais, de plus, très heureux si Yoshiko Sakagami pouvait m'envoyer un message. Je vous prie de pardonner la brutalité de mon expression mais je n'ai pas réussi à trouver d'autres mots.

C'était le texte qu'il avait écrit lorsqu'il s'était décidé à laisser quelques lignes sur le forum de discussion du site de Yoshiko Sakagami. Il lui avait fallu presque trois heures pour écrire ces lignes car il n'était pas encore familiarisé avec le clavier de son ordinateur. A cause du cocktail d'antidépresseurs, il avait mal à la tête quand il appuya sur la touche envoi après avoir signé son message « le petit buissonnier ». Il fit en sorte que son adresse n'apparaisse pas en tête du message parce qu'il avait du mal à imaginer les réactions que sa lettre allait susciter. Lorsqu'il avait cliqué sur la touche envoi, son rythme cardiaque s'était brusquement accéléré et son mal de tête avait redoublé. Le souvenir de ce sentiment d'épuisement et de malaise permanent qu'il ressentait à l'époque où il avait commencé à sécher les cours au collège lui était revenu en mémoire. Il eut à nouveau l'impression

que l'air se solidifiait et formait un mur d'aiguilles. Ça lui était revenu à l'esprit en essayant de lever un bras. La même impression de malaise continu, ce même mélange de douleurs et de terreurs diffuses qui habitaient alors son être. Uehara s'était juré d'envoyer ce message. Il pensait que seule Yoshiko Sakagami serait capable de lui expliquer la nature de l'expérience qu'il avait faite et les caractéristiques de cet insecte. Il n'y avait qu'elle qui pourrait comprendre son secret.

Uehara vérifia que le message qu'il venait d'envoyer avait été enregistré et mis en ligne sur le forum. Il faisait de gros efforts pour supporter la migraine qui lui martelait le crâne. Un formidable outil de communication, pensa-t-il. Inutile d'apparaître à visage découvert, le lecteur reste un parfait inconnu. Personne ne l'avait cru quand il avait dit que la cause immédiate qui l'avait contraint à cesser d'aller au collège était l'odeur de la lotion capillaire d'un de ses professeurs. Il ne connaissait pas la marque de cette lotion, mais elle sentait l'orange pourrie et avait des relents de vieil entrepôt fraîchement rasé. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que d'autres personnes pouvaient aussi détester cette odeur. En classe, le professeur s'approchait souvent de lui sans prévenir et lui glissait trois mots qu'il était incapable de comprendre. Le matin dans son lit, quand il ouvrait les yeux, une impression d'accablement s'emparait de lui et tout son corps devenait douloureux à la pensée qu'il allait devoir à nouveau supporter cette odeur. Sur ce forum,

aucune odeur ne filtrait. C'était une machine qui traçait les signes et les auteurs des messages pouvaient être n'importe qui. Il était inutile de tendre l'oreille pour écouter son interlocuteur ni d'avoir, en retour, à entendre sa propre voix. Inutile de dévoiler son identité – il pouvait être n'importe qui – et il était impossible de connaître l'identité réelle de ses correspondants. On pouvait enfin exprimer librement ses opinions ou ses pensées par des messages anonymes.

Le message d'Uehara resta ignoré quelque temps, puis le troisième jour : « Cette forme de réclusion est un péché », annonça un texte installé sur le forum du site.

J'ai, moi aussi, un ami qui vit reclus. Cette espèce d'individus se rencontre couramment ici-bas. Moi qui tenais le suicide pour le péché capital en ce bas monde, je crois à présent que c'est en réalité de vivre en retrait du monde. Voilà le mal absolu. Sur ce forum, les discussions concernant la mission d'inspection en Irak et les problèmes qu'elle rencontre, ou encore les greffes d'organes prélevés sur des personnes en état de mort cérébrale, occupent la quasi-totalité de l'espace de débat. Pourtant, je suis convaincu que de tels problèmes méritent d'être pensés comme ne renvoyant, en définitive, qu'à ce désir absolu de survie qui anime aussi bien les Etats que les peuples ou tout être humain. Dans cette perspective, qu'en est-il de cette forme de réclusion ? Je conçois que la réclusion puisse être douloureuse. Mais nous souffrons tous et

moi aussi, je souffre ! Les souffrances peuvent différer en nature. Ainsi, la souffrance éprouvée par ceux d'entre nous qui n'ont pas oublié que les bombardements américains se poursuivaient est-elle probablement d'une nature différente de la souffrance éprouvée par les membres d'une famille dont l'un des leurs se trouve en état de coma dépassé. Tu désires te confier ? Alors, je te donne un conseil : quitte ta chambre et sors dans la rue, fais-toi un ami et parle-lui...

L'intervenant avait signé son message RNA. Uehara comprit qu'il était critiqué mais ne se sentit pas mal à l'aise pour autant. L'adresse de RNA figurait en en-tête et Uehara décida de lui répondre. RNA disposait probablement d'informations sur Yoshiko Sakagami. En se tournant vers le clavier, un élanement lui vrilla à nouveau la cervelle. Uehara pensa que la douleur devait avoir une forme matérielle car il se produisait toujours la même chose, comme si une minuscule entité magnétisée avait rôdé autour de lui, entre le clavier et le fichier qu'il venait d'ouvrir. La chose semblait se déplacer et l'assaillir à intervalles réguliers car la douleur survenait sporadiquement, toujours à des endroits différents de son corps, c'était comme une impression de brûlure semblable à une piqûre de méduse ou d'anémone de mer. Il enfonça à deux doigts les touches du clavier pour assembler les mots de la réponse.

M./Mme RNA, enchanté de faire votre connaissance. C'est moi, le petit buissonnier. Je vous remercie de votre message. Tout comme vous, M./Mme RNA, je suis un fan de Yoshiko Sakagami et j'ai un besoin urgent de l'interroger sur un sujet précis. Mais j'hésite à le faire car je voudrais savoir s'il est souhaitable d'envoyer un message à l'adresse électronique disponible sur ce site. Je comprends qu'une telle demande puisse paraître très impolie, mais ce dont je voudrais lui parler est une chose très importante ayant un rapport direct avec la cause de ma réclusion. C'est une chose dont je veux absolument lui parler. Je vous demande de bien vouloir me donner son adresse personnelle. Je vous en prie, c'est très important.

Deux jours plus tard, il recevait un nouveau message signé RNA. C'était un événement, car c'était le premier e-mail qui lui était directement adressé. Uehara ne comprit pas certaines parties du message.

Uehara wrote :

- > Je vous remercie de votre message.
- > j'ai un besoin urgent de l'interroger sur
- > un sujet précis. Mais j'hésite à le faire
- > car je voudrais savoir s'il
- > est souhaitable d'envoyer un message à
- > l'adresse électronique
- > disponible sur ce site.

Je ne pense pas que cela pose un problème. La seule condition ou contrainte inhérente à ce site est

que nous refoulons les messages critiquant ouvertement Yoshiko Sakagami. Mais ne te méprends surtout pas. Sur ce forum ont eu lieu – il y a peu – plusieurs échanges d'une rare violence et tu n'es sans doute pas sans ignorer que Yoshiko Sakagami occupe une position très sensible en raison de son statut de présentatrice du journal télévisé. Un commentaire pouvant être interprété comme légèrement gauchissant ou une déclaration pouvant être au contraire jugée trop libérale, bref, un rien de cette sorte et les hebdomadaires d'information ou les revues de la droite conservatrice s'en emparent pour l'attaquer personnellement. Tu n'es pas sans ignorer que les médias japonais sont fondamentalement dépourvus du moindre esprit critique si bien que, vois-tu, toute attaque contre Yoshiko Sakagami dégénère inévitablement en attaques sur sa vie privée. De ci de ça sur un éventuel petit ami, de qui de quoi si on l'a vue en compagnie dans un bar. Tu conviendras que tout cela reste très médiocre. Le moindre incident se retrouve systématiquement monté en épingle par certains médias. Ce site attise leur convoitise car ils l'ont dans le collimateur et elle est toujours la première visée. Dans cette situation, une réaction normale aurait consisté à fermer le site, mais vois-tu, Yoshiko Sakagami n'est pas du genre à se laisser impressionner par cette effervescence déraisonnable. Et c'est la raison pour laquelle, nous autres, nous lui portons un immense respect et aimerions te voir partager ce sentiment. Nous avons réussi à localiser ton adresse e-mail car, parmi les membres de notre

organisation, se trouvent plusieurs spécialistes en programmation informatique, en développement de logiciels et des collaborateurs très au fait des questions de sécurité sur Internet ainsi que plusieurs hackers. C'est la raison pour laquelle il nous est très facile de neutraliser les naïfs de ton espèce, que ce soit sur le Net ou dans leur vie matérielle et sociale. Ne crois pas que nous te menaçons. Je ne fais que t'exposer la réalité des choses le plus simplement possible. Ne crois surtout pas que nous bluffons. Nous avons, nous-mêmes, dû faire un douloureux apprentissage et en sommes venus à la conclusion qu'il n'existait pas d'autre façon de protéger Yoshiko Sakagami. Cela ne signifie pas pour autant que nous lirons tous les messages que tu pourras lui envoyer. Nous n'avons aucune intention de violer le pacte implicite de discrétion en vigueur sur la Toile. Mais il faut que tu saches que nous n'accepterons aucune attaque visant Yoshiko Sakagami.

En lisant la réponse de RNA, Uehara prit peur. Il eut l'impression qu'il était surveillé et se mit à trembler. Il décida de cesser pendant quelque temps de se connecter au Net.

Le jour suivant la réception du message de RNA, la mère d'Uehara passa chez lui. « Tu n'as pas oublié que tu as rendez-vous à l'hôpital la semaine prochaine ? » demanda-t-elle. Uehara ne répondit pas. Elle le fit sortir à l'extérieur, sur le balcon, comme elle en avait l'habitude avant de faire le ménage dans l'appartement. Une petite

rivière coulait devant l'immeuble où logeait Uehara, à l'étage d'une construction en mortier. Depuis le balcon, il aurait pu apercevoir un champ de maïs ridiculement petit qui s'étirait tout en longueur à côté du parking d'un magasin de voitures d'occasion, puis, au loin, les montagnes qui commençaient à prendre les teintes de l'automne. Mais Uehara ne regardait jamais le paysage. Il pensait à Yoshiko Sakagami. Il ne pouvait penser à rien d'autre et se demandait si elle avait réellement des connaissances en microbiologie pathogène.

C'est moi qui ai laissé un message l'autre jour sur le forum. Yoshiko Sakagami doit avoir tant de choses à faire que je ne pense pas qu'elle ait eu le temps de le lire, et pourtant, j'avais essayé d'exposer ma situation avec la plus grande honnêteté. Je suis un reclus. Je ne vois personne à l'exception de ma mère, de ma sœur et d'un psychiatre, et même à ces trois-là, je ne parle jamais. Aujourd'hui, j'ai décidé d'écrire ce message pour confier mon secret à Yoshiko Sakagami. C'est une chose dont je n'ai parlé à personne, sauf au début, une seule fois, à un psychiatre qui s'est contenté de rire et de me conseiller de ne pas penser à ce genre de choses. Madame Sakagami, avez-vous déjà assisté à la mort de quelqu'un ? Je ne vous demande pas si vous avez déjà rencontré une personne qui va mourir ou vu le corps d'une personne déjà morte, je voudrais savoir si vous avez vu une personne en train de mourir sous vos yeux ? Moi, cela m'est arrivé une seule fois. J'ai eu si peur que j'ai

essayé d'oublier par la suite ce que j'avais vu, bien évidemment, je n'ai pas réussi. Quand j'étais en troisième année à l'école primaire, mon grand-père est mort. Il avait un cancer. Il est resté très longtemps hospitalisé. J'ai entendu dire par la suite que les cellules cancéreuses se développaient moins vite avec l'âge et qu'un cancer ne se généralisait que très lentement chez les personnes âgées. Je ne sais pas si c'est la vérité. Ma grand-mère est morte avant ma naissance et j'aimais beaucoup mon grand-père. Je n'avais que lui. Il m'emmenait souvent à la pêche. L'océan était loin de chez nous et nous allions pêcher en rivière, près d'un barrage ou en amont de la rivière Kita, près de sa source. On prenait surtout des truites ou des iwanas. Je me souviens encore du vent qui courait dans les champs couverts de pissenlits. Je n'aime pas les plantes ou les fleurs en général, mais j'aime les pissenlits. Avant de mourir, mon grand-père a commencé à maigrir. J'allais le voir à l'hôpital presque tous les jours et je voyais bien qu'il maigrissait. Il avait d'abord été installé dans une salle assez vaste avec les malades ordinaires, puis quand il a fallu le mettre sous perfusion et lui brancher un tube dans le nez ou à d'autres parties du corps, il a été transféré dans une chambre plus petite qui ne comprenait que trois lits. Mon frère appelait cette chambre pour trois personnes « la chambre des morts-vivants ». Il disait ça pour rire, mais cette expression n'avait rien d'exagéré pour qualifier l'atmosphère qui régnait dans cette pièce : je me souviens que mon cœur se mettait à battre plus fort dès que j'y pénétrais. Personne n'appelait cette

chambre ainsi, mais il était implicite que c'était là que les vieux attendaient la mort. Dans les grandes salles où étaient alités de nombreux patients – pour la plupart des cancéreux – et où ils recevaient la visite de leurs proches, lorsqu'un malade mourait, il était évident que ça rendait l'atmosphère insupportable. Or comme vous le savez, madame Sakagami – et ce n'est pas propre au cancer –, ce genre d'atmosphère n'est pas une bonne chose pour les autres malades. Ils doivent au contraire avoir la certitude qu'ils vont guérir. Et si votre voisin de lit, la personne avec qui vous parliez depuis plusieurs jours, vient à mourir, c'est une épreuve très difficile à supporter, l'atmosphère devient pesante et le désespoir s'installe. C'est pour cette raison que certains malades sont transférés dans des chambres spéciales dès que les médecins sentent qu'ils approchent de la mort. Mon grand-père était couché dans une de ces chambres. Elle baignait dans la pénombre. Dans n'importe quelle pièce, il y a en général des zones où la lumière pénètre plus fortement en laissant dans l'ombre les autres endroits. Mais ce n'était pas le cas dans la chambre de mon grand-père où une demi-obscurité flottait également partout, jusque dans les plus petits recoins. C'était en tout cas l'impression que j'avais, sans doute parce qu'il n'y avait rien dans cette chambre à l'exception des trois lits, des potences où étaient suspendus des goutte-à-goutte et des tubes qui s'échappaient des consoles supportant les appareils d'assistance respiratoire. Une chambre sans ombres. Mes parents me répétaient qu'il n'était plus nécessaire que j'aïlle

tous les jours à l'hôpital depuis que mon grand-père avait été transféré dans cette chambre mais j'aimais pénétrer dans cette pièce. Mon grand-père gardait les yeux fermés et semblait dormir en permanence. Il ne parlait plus et ne se levait jamais. Mais je ne pouvais pas m'empêcher d'aller lui rendre visite tous les jours. Je pourrais presque dire que j'aimais aller le voir. Je me souviens parfaitement du chemin pour aller à l'hôpital. Il était proche de la maison et de l'école. J'étais encore en primaire mais j'étais capable de m'y rendre sans qu'on m'accompagne. Toutes les infirmières me connaissaient et elles me laissaient pénétrer seul dans la chambre où se trouvait mon grand-père. Dans les hôpitaux préfectoraux, il y a toujours beaucoup de monde qui circule dans le hall d'accueil. La chambre de mon grand-père se trouvait au premier et je grimpais toujours à l'étage sans prendre l'ascenseur. Les fenêtres de la cage d'escalier donnaient sur un jardin intérieur et je pouvais observer les gens qui s'y promenaient. Dans les hôpitaux, on a l'impression que les gens marchent sur un tapis d'aiguilles. Ils sont inquiets mais jamais aucune arrogance ne se lit sur leurs visages, jamais un éclat de voix : chacun vient y chercher un peu de secours. Les gens ont l'air imperturbablement concentré. Je montais à l'étage en observant les malades et les visiteurs. Au premier, il y avait trois grandes salles et cinq ou six petites. J'aimais beaucoup passer devant les grandes salles où étaient couchés une quinzaine de patients. Chacun discutait calmement, chuchotait presque. A force de passer devant ces chambres, j'en étais venu à croire

que la maladie était un événement merveilleux. J'aimais le spectacle d'un visiteur occupé à masser le dos ou la nuque d'un proche, ou celui d'une personne, un bouquet de fleurs dans les bras, se penchant sur un patient alité et se mettant à lui parler doucement. J'aimais aussi contempler les malades endormis dans leur lit. Dans ces chambres, régnait une atmosphère de calme et de sérénité. Tout était toujours paisible. Regarder la télévision était interdit parce que cela fatiguait les yeux et seul le murmure des conversations entre les patients et les membres de leur famille filtrait par les portes entrouvertes, comme le son d'une radio dont on aurait baissé le volume au minimum. Une odeur de désinfectant flottait partout, le sol était bleu pâle, les murs brillaient. En suivant le couloir qui longeait les salles communes, on tombait sur une porte surmontée d'une inscription en lettres vertes fluorescentes : « Sortie de secours ». La chambre de mon grand-père se trouvait juste à côté. En poussant la porte et en pénétrant dans la pièce, seules les respirations de trois silhouettes amaigries étaient perceptibles. Mon cœur se mettait aussitôt à battre plus fort. Dans cette chambre sans ombres, les trois vieillards étaient allongés en rang et la couverture légère qui leur barrait la poitrine se soulevait de temps à autre, si imperceptiblement que j'avais l'impression que ce n'était pas ces trois hommes qui vivaient et respiraient encore mais les trois couvertures. Mon grand-père était couché dans le lit du milieu mais tous trois se ressemblaient tant ils étaient maigres. Et avec leurs yeux toujours profondément clos, ces tubes branchés

dans les narines ou dans la gorge, il était difficile de les reconnaître. On aurait dit qu'ils avaient le même visage. Dans un coin de la pièce, il y avait toujours un bouquet de fleurs dont on n'ôtait jamais le film plastique transparent qui le recouvrait. Même si je suis un garçon et qu'on se moquait souvent de moi à la maison à cause de cela, j'ai toujours aimé la fête du Hina Matsuri. A la naissance de ma sœur, mon grand-père lui avait offert un présentoir à sept marches et depuis, quand arrivait la saison d'exposer les poupées, je ne pouvais m'empêcher de passer des heures à les contempler. Les poupées étaient toujours parfaitement alignées et cet alignement me fascinait : voilà pourquoi j'aime la fête du Hina Matsuri. Dans cette chambre, les trois vieillards étaient impeccablement alignés comme ces poupées de bois.

Uehara avait la tempe droite aussi chaude qu'une pierre ou un morceau de métal chauffé. Il transpirait abondamment mais poursuivit la rédaction de son message à Yoshiko Sakagami, ses deux index parcourant fiévreusement le clavier. Avec un stylo ou un crayon, j'en serais incapable, pensa-t-il. Il ne sentait plus le bout de ses doigts. Son esprit était engourdi et sa tête oscillait devant l'écran de l'ordinateur. Il était lui-même étonné de parvenir à continuer à écrire. Depuis que le psychiatre lui demandait d'avaler ces cachets à heures régulières, il ne parvenait jamais à poursuivre longtemps la même activité. Il avait pris l'habitude de vivre dans une sorte de torpeur continuelle, ponctuée

uniquement de douleurs vives. Il avait l'impression de passer ses journées dans un demi-sommeil.

Uehara enfonçait à deux doigts les touches du clavier en faisant des efforts pour se souvenir de la chambre de son grand-père. Il pressa sur la touche H, puis enfonça le I, le N et le A avant de poursuivre avec N.I.N.GY.O. Il alignait les lettres de l'alphabet romain puis, en pressant la touche espace, les transformait en caractères chinois qui apparaissaient aussitôt sur l'écran. Il avait l'impression de jouer au Lego ou d'être devenu un paysan en train de repiquer le riz. Il avait commencé à écrire en fin d'après-midi. Il était déjà plus de deux heures du matin. En dehors d'un lit, d'un téléviseur et d'une radiocassette, il n'y avait ni meuble ni appareil électroménager dans le studio de huit tatamis qu'il occupait. Uehara avait oublié de brancher le chauffage mais il ne sentait pas le froid qui régnait dans la pièce où la température avait sérieusement baissé. Il n'avait pas faim bien qu'il ait fini vers trois heures de l'après-midi les sandwiches au beurre de cacahuète que lui avait préparés sa mère. Il s'assit sur le bord du lit, installa l'ordinateur portable sur ses genoux, posa une couverture sur ses épaules et poursuivit la rédaction de son message. Ses jambes et ses lèvres tremblaient à cause du froid et de l'excitation, il ne s'en rendait pas compte.